

Epicure

Lettre à Ménécée

Epicure à Ménécée, salut !

122. Même jeune, on ne doit pas hésiter à philosopher. Ni, même au seuil de la vieillesse, se fatiguer de l'exercice philosophique. Il n'est jamais trop tôt, ni trop tard pour ce qui concerne la santé de l'âme. Tel, qui dit que l'heure de philosopher n'est pas venue ou qu'elle est déjà passée, ressemble à celui qui dirait que, pour le bonheur, l'heure n'est pas venue ou qu'elle n'est plus. Sont donc appelés à philosopher le jeune comme le vieux. Ce dernier pour que, vieillissant, il reste jeune en biens par esprit de gratitude à l'égard du passé. Le premier pour que jeune, il soit aussi un ancien par son absence de crainte à l'égard de l'avenir. En définitive, on doit donc se préoccuper de ce qui apporte le bonheur, s'il est vrai qu'avec lui nous possédons tout, et que sans lui nous faisons tout pour l'obtenir.

123. Ces conceptions, dont je t'ai constamment entretenu, pratique-les constamment et médite-les ; comprends que ce sont là les éléments de base du bien vivre.

D'abord, tenant le dieu pour un vivant incorruptible et bienheureux, selon la notion du dieu communément tracée en nous, ne lui attribue rien d'étranger à son incorruptibilité ni rien d'incompatible avec sa béatitude. Attribue-lui, par contre, tout ce qui est susceptible de lui conserver, avec l'incorruptibilité, cette béatitude. Car les dieux existent : évidente est la connaissance que nous avons d'eux. Mais ils ne sont pas tels que la foule les imagine communément. N'est pas impie celui qui refuse les dieux de la foule, mais celui qui attache à ces dieux les opinions de la foule. **124.** Car les affirmations de la foule à propos des dieux ne sont pas des prénotions, mais des présomptions fausses. De là vient l'idée que les plus grands dommages proviennent des dieux, ainsi que les plus grands bienfaits. (...)

Accoutume-toi à penser que la mort n'est rien pour nous, puisque tout bien et tout mal résident dans la sensation, et que la mort est la privation de nos sensations. Dès lors, la droite connaissance que la mort n'est rien pour nous permet de jouir de cette vie mortelle ; mais non pas en lui conférant une durée infinie, mais en lui retirant le désir d'immortalité. **125.** Car il n'y a plus rien de redoutable dans la vie, pour qui a vraiment compris qu'il n'existe rien de redoutable dans la non-vie. Stupide est donc celui qui dit avoir peur de la mort non parce qu'il souffrira en mourant, mais parce qu'il souffre à l'idée qu'elle approche. Ce dont l'existence ne gêne point, c'est vraiment pour rien qu'on souffre de l'attendre ! Le plus effrayant des maux, la mort ne nous est rien, disais-je : quand nous sommes, la mort n'est pas là, et quand la mort est là, c'est nous qui ne sommes plus ! Elle ne concerne donc ni les vivants ni les trépassés, étant donné que pour les uns, elle n'est point, et que les autres ne sont plus. Beaucoup de gens pourtant fuient la mort, soit en tant que plus grand des malheurs, soit en tant que point final des choses de la vie. **126.** Le sage, lui, n'est pas angoissé (*phobeitai*) par le fait de n'être pas en vie car vivre ne lui pèse pas, sans qu'il estime être mauvais de ne pas vivre. De même qu'il ne choisit jamais la nourriture la plus abondante, mais bien plutôt la plus plaisante ; ainsi n'est-ce point du temps le plus long dont il jouit, mais du plus agréable. Celui qui incite d'un côté le jeune à bien vivre, de l'autre le vieillard à bien mourir est un niais, non tant parce que la vie a de l'agrément, mais surtout parce que bien vivre et bien mourir constituent un seul et même exercice. Plus stupide encore est celui qui dit qu'il est beau de « n'être pas né », mais que « si l'on naît, il faut franchir au plus tôt les portes de l'Hadès ». **127.** S'il est en effet convaincu de la pertinence de ses dires, que ne quitte-t-il la vie sur-le-champ ? Il en a l'immédiate possibilité, pour peu qu'il le veuille vraiment. S'il veut seulement plaisanter, sa frivolité n'est pas adéquate.

Souvenons-nous par ailleurs que l'avenir, ni ne nous appartient totalement, ni ne nous échappe absolument, et ce afin de ne pas tout à fait l'attendre comme devant être, et de n'en point désespérer comme devant certainement ne pas être.

Il est également à considérer que certains d'entre les désirs sont naturels, d'autres vains, et que si certains des désirs naturels sont nécessaires, d'autres ne sont que naturels. Parmi les désirs nécessaires, certains le sont au bonheur, d'autres à la non-souffrance du corps, les autres à la vie même. **128.** Or, une réflexion rigoureuse à ce propos sait rapporter tout choix et tout rejet à la santé du corps et à l'absence de troubles (*ataraxian*) de l'âme, puisque telle est la fin de la vie bienheureuse. C'est à cette fin que nous faisons toute chose : afin d'éviter la souffrance et les troubles. Quand une bonne fois nous avons établi en nous cet état, toute tempête de l'âme s'apaise, le vivant n'ayant plus à courir comme après un manque, ni à rechercher telle autre chose par quoi le bien de l'âme ou du corps serait comblé. Nous avons besoin de plaisir quand le plaisir nous fait souffrir par sa non-présence. Autrement, quand nous ne souffrons pas, nous n'avons plus besoin du plaisir.

Voilà pourquoi nous disons que le plaisir est le principe et la fin de la vie bienheureuse. **129.** C'est lui en effet que nous avons reconnu comme le bien premier et congénital (*suggénikon*)¹. C'est en lui que nous trouvons le principe de tout choix et de tout rejet. C'est à lui que nous aboutissons comme règle, en jugeant tout bien d'après

¹ Les êtres vivants, dès qu'ils sont nés, trouvent leur délectation dans le plaisir (DL, X, 137).

son effet sur nos affections. Justement parce qu'il est le bien premier et né avec notre nature (*sumphuton*), nous n'élisons pas n'importe quel plaisir : il existe beaucoup de plaisirs auxquels nous ne nous arrêtons pas, lorsqu'ils impliquent pour nous un désagrément plus grand. Nous considérons d'autre part bien des douleurs comme préférables à des plaisirs dès lors qu'un plaisir pour nous plus grand doit suivre ces souffrances longtemps supportées. Ainsi tout plaisir, par sa connaturalité avec nous, est un bien, sans pour autant devoir être cueilli. De même, toute douleur est un mal, sans qu'elles soient nécessairement toutes à fuir. **130.** C'est à travers la confrontation et l'analyse des avantages et désavantages qu'il convient de juger à ce propos : dans certaines circonstances, nous nous articulons au bien comme à un mal, ou, inversement, au mal comme à un bien.

Ainsi, nous considérons l'indépendance (*autarkeia*) [par rapport aux choses extérieures] comme un grand bien : non pour satisfaire à une obsession gratuite de frugalité, mais pour que le minimum, au cas où la profusion ferait défaut, nous satisfasse. Car nous sommes bien persuadés que l'on jouit d'autant plus de l'abondance que l'on y est moins attaché, que tout ce qui est naturel est facile à se procurer, mais que ne l'est pas tout ce qui est vain (*kenon*). Les mets simples donnent un plaisir égal à celui d'un ordinaire fastueux, une fois éradiquée toute la douleur du manque : **131.** Du pain d'orge et de l'eau dispensent un plaisir extrême², dès lors qu'on les porte à la bouche dans le besoin. L'accoutumance à des régimes simples et non dispendieux est un facteur de santé, pousse l'être humain à l'action dans les occupations nécessaires de la vie, nous rend plus aptes à apprécier, à l'occasion, les repas luxueux et, face à la fortune, nous rend sans crainte (*aphobous*).

Quand nous parlons du plaisir comme d'une fin, nous ne parlons pas des plaisirs du noceur irrécupérable ou de celui qui vit sans cesse dans la jouissance — comme se l'imaginent certaines personnes ignorant notre doctrine ou réticentes à celle-ci, ou encore qui l'interprètent mal — mais du fait que le corps ne souffre pas et que l'âme ne soit pas troublée (*tarattesthai*) . **132.** Car ni les beuveries, ni les festins continuels, ni la jouissance des jeunes garçons et des femmes, ni celle des poissons et de tous les autres mets que peut porter une table fastueuse n'engendrent la vie heureuse ; mais c'est le raisonnement sobre, recherchant minutieusement les motifs de tout choix et de tout rejet, qui chasse les croyances à la faveur desquelles le plus grand trouble s'empare de l'âme.

Au principe (*arkhè*) de tout cela est le plus grand bien (*to megiston agathon*) : la prudence (*phronesis*). C'est pourquoi la prudence, d'où sont issues toutes les autres vertus, est plus précieuse (*timiôteron*)³ que la philosophie elle-même : elle nous enseigne qu'on ne saurait vivre avec plaisir sans prudence, honnêteté et justice, ni, avec ces trois vertus vivre sans plaisir. Les vertus en effet sont connaturelles avec la vie de plaisir, et la vie de plaisir en est indissociable.

133. Quel homme, alors, surpasse celui qui a sur les dieux des opinions pieuses (I)⁴, qui, face à la mort, est désormais sans crainte (II), qui a découvert la fin de la nature, saisissant à la fois combien il est aisé d'atteindre et de se procurer le souverain bien (III), et, d'autre part, combien le mal le plus extrême est bref en durée et en intensité (IV) ? Il se moque de ce que certains présentent comme le maître de tous les événements — le destin (*heimarmenè*), disant, lui, que certaines choses sont produites par la nécessité, que le hasard (*tukhè*) en produit d'autres, et que nous-mêmes en produisons d'autres encore⁵ —, parce qu'il voit bien que la nécessité est irresponsable, que le hasard est inconstant, mais que ce qui vient par notre volonté est sans maître ; **134.** et que c'est chose naturelle si le blâme et son contraire suivent la volonté de près (mieux vaudrait, de ce point de vue, souscrire au mythe concernant les dieux, que de s'asservir au destin des physiciens : car dans le premier cas subsiste l'espoir de fléchir les dieux en les honorant, tandis que l'autre implique une nécessité inflexible). Il ne tient pas, avec la foule, le hasard pour un dieu, car un dieu ne fait rien de désordonné ; il ne le tient pas non plus pour une cause inefficace, car il ne pense pas que le bien ou le mal, artisans de la vie bienheureuse, soient donnés aux hommes par le hasard, mais pense que, pourtant, c'est le hasard qui nourrit les principes de grands biens ou de grands maux. **135.** Cet homme est convaincu qu'il est meilleur d'être dépourvu de chance particulière tout en raisonnant bien que d'être chanceux en déraisonnant — le mieux étant, en ce qui concerne nos actions, que ce qu'on a bien jugé soit entériné par le hasard.

Ces questions, et celles qui s'y rattachent, médite-les jour et nuit en toi-même et avec qui est semblable à toi, et jamais tu ne seras troublé ni dans la veille ni dans tes rêves, mais tu vivras comme un dieu parmi les hommes. Car il ne ressemble en rien à un vivant mortel, l'homme vivant parmi des biens immortels.

² « Rien de ce qui constitue notre avoir n'est indispensable. Revenons sous la loi de la nature : la richesse est sous notre main. La satisfaction de nos essentiels besoins est pour rien ou à bon marché. Du pain, de l'eau, voilà ce que la nature demande. Pour ces choses, personne n'est pauvre, et quiconque y arrête son désir peut prétendre le disputer à Jupiter lui-même en félicité, comme le dit Epicure. » (Sénèque, *Lettre à Lucilius*, 25, 4).

³ Comparatif de supériorité de *timion* = 1° qui vaut cher, précieux, 2° honoré.

⁴ Les quatre parties du *tetrapharmakos* sont ici indiquées entre parenthèses en chiffres romains .

⁵ Selon Platon et Aristote, les causes des choses qui deviennent sont la nature, l'art et le hasard.